

Prologue

Le lieu fixé pour la rencontre se trouvait dans une petite commune à une vingtaine de kilomètres de Rouen en bordure de la Seine, isolé et de nuit, ça aurait pu l'intriguer. Mais il ne songeait qu'à la bonne nouvelle.

Son interlocuteur avait justifié le choix de l'endroit par la proximité d'un excellent restaurant où ils pourraient ensuite fêter l'événement. Ça lui imposait plus d'une heure et demie de trajet en fin de journée au milieu d'une circulation dense à partir de Paris, puis de prendre l'A13 encombrée par un temps exécrable. Les essuie-glaces parvenaient avec difficulté, même à pleine vitesse, à chasser l'eau qui martelait le pare-brise. Une fois qu'il fut sorti de l'autoroute, sur la départementale, l'obscurité n'améliorait pas la visibilité et il dut s'en remettre au faisceau des phares et à la voix désincarnée du GPS pour le guider.

Il atteignit sa destination, les yeux fatigués et une crampe dans le cou, avec seulement trois minutes de retard sur l'heure convenue, une performance.

Le portail d'accès paraissant fermé, il se gara le long du talus de l'autre côté de la route, devant la façade du restaurant, un bâtiment bien situé face à la Seine, à l'écart du bourg, le genre d'établissements appréciés par les notables de la région pour leurs repas du dimanche.

Aucune lumière n'éclairait le restaurant. La pluie avait cessé et un pâle rayon de lune lui permit de distinguer le nom sur l'enseigne : « L'Auberge du bord de l'eau » inscrit en lettres blanches sur le fronton. Il se trouvait bien à l'endroit indiqué, mais il était manifestement fermé.

S'était-il trompé d'heure ? Non, il s'en souvenait avec certitude : vingt heures. Il tira le mobile de sa poche et composa le numéro de son correspondant. Il tomba directement sur

la messagerie. Problème de réseau, erreur de manipulation dans le noir ? Il répéta la manœuvre avec le même résultat. Perplexe et contrarié, il ne voyait pas ce qui avait pu causer ce malentendu. Un volet de bois fermait la porte d'entrée, empêchant de lire les horaires d'ouverture. Il balaya les alentours des yeux pour repérer au moins un endroit où se renseigner, mais, comme l'établissement se trouvait à l'écart de l'agglomération, il n'aperçut même pas la lumière d'une habitation à proximité.

Il n'avait pas l'habitude de ce genre de situations, c'était un homme organisé, assisté de collaborateurs compétents, qui gérait avec minutie un emploi du temps chargé.

Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre et décida d'attendre encore cinq minutes avant de renouveler son appel et, sans réponse, de prendre le chemin du retour.

C'est alors qu'il perçut un bruit à proximité, comme des branches qu'on écartait, provenant de la rangée d'arbres bordant le chemin le long des berges. Des pas approchaient. Soulagé, pensant qu'enfin son contact se manifestait, il alla à sa rencontre.

Mais après avoir parcouru une centaine de mètres, il ne vit personne. Il s'immobilisa, interdit. À cet instant, une ombre surgit de l'abri d'un tronc derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner, il reçut un violent coup sur la tête et perdit connaissance.

PARTIE I

— Merci d'être venu.

Jérôme Asselin désigna à Lionel Darsan le siège en plastique qui faisait face à son modeste bureau, une table métallique, installée comme le reste du mobilier standard dans une pièce par ailleurs vide, dans un espace de *coworking*, avenue Hoche. Son interlocuteur devait se situer aux alentours de quarante ans. Des cheveux blonds et longs rejetés en arrière descendaient sur le col de sa chemise beige ouverte sans cravate. Un front large surplombait un nez aquilin surmonté de fines lunettes posées devant des yeux bleus perçants. Le bas du visage, menton carré avec une bouche au trait des lèvres marqué, affichait l'énergie. Darsan possédait une grande aptitude à décrypter les gens, résultat de l'expérience, mais aussi d'un certain don. Il le trouva aussitôt sympathique.

— Désolé de vous recevoir ici, mais c'était plus pratique, aujourd'hui, j'avais rendez-vous dans ce bâtiment et le siège de ma société se trouve à Montrouge. Ça vous évite de vous déplacer en banlieue et moi d'y retourner, car j'ai une autre réunion à Paris. Économiser du temps, c'est toujours précieux.

— En effet. Que puis-je pour vous ?

— J'ai eu votre nom par une de mes relations d'affaires.

— Puis-je vous demander qui ?

— Oui, Gérard Lamy. Il m'a conseillé de vous consulter.

De formation juridique, Lionel Darsan avait travaillé dans de grandes entreprises et eu la responsabilité de la négociation de toutes sortes de contrats et d'accords. Cette activité l'avait fait voyager sur la plupart des continents, ruinant sa vie de famille. Sa femme, encouragée par des parents ayant mal accepté leur gendre, avait préféré se séparer d'un mari globe-trotter plutôt que passer son temps à attendre son retour. Le divorce s'était déroulé sans trop de heurts, mais

Darsan ne voyait ses deux enfants, un garçon de sept ans et une fille de quatre, qu'une fois par mois et devait verser une pension.

Cette situation l'avait poussé à prendre une décision radicale pour sa vie professionnelle. Au fil des années, il avait vu son entreprise cédée à plusieurs reprises, son management et la stratégie évoluer au gré des changements d'actionnaires. Il avait alors choisi de ne plus laisser aux autres le soin de décider de son sort et s'était mis à son compte, une résolution qu'aujourd'hui il ne regrettait pas. Il disposait de plusieurs clients fidèles et son carnet de commandes lui permettait de voir sereinement l'avenir. Qu'on le recommande représentait dans ce contexte une satisfaction et un encouragement pour l'avenir.

— Très bien, je suis satisfait de voir que le bouche-à-oreille fonctionne. De quoi s'agit-il ? Faire l'état d'une technologie en matière de brevets, me charger d'en déposer un, rédiger un accord de coopération et le négocier pour vous ou défendre vos intérêts dans une discussion... ?

— À vrai dire, il ne s'agit de rien de ce genre.

Darsan afficha sa surprise.

— Les prestations que je viens d'énumérer représentent mes sujets habituels d'intervention. C'est mon domaine de compétence et j'évite de m'en écarter. On est meilleur dans ce qu'on sait faire.

— Oui, je vous approuve complètement. Toutefois, à ce qu'on m'a dit, il vous arrive de sortir du domaine que vous venez de décrire pour mener des enquêtes d'un autre type. Lionel Darsan esquissa une grimace vite réprimée.

— Vous voulez faire allusion, je suppose, aux rares occasions où j'ai joué le rôle d'enquêteur dans des affaires échappant à mes missions habituelles. C'est vrai que c'est ce que j'ai fait pour Gérard Lamy. Mais j'évite de multiplier ce type d'interventions qui retardent et perturbent mes dossiers en cours.

— Oui, je comprends. Nous ne nous connaissons pas, mais soyez assuré que je ne manquerai pas de faire à mon tour fonctionner le bouche-à-oreille.

Darsan hochait malgré lui la tête d'un air ennuyé. Il s'apprêtait, même avant qu'on lui en dise plus, à refuser la mission. Il avait quelques dossiers en cours auxquels il souhaitait se consacrer pleinement.

Asselin s'en aperçut et choisit d'anticiper avant qu'il ne soit trop tard pour le faire revenir sur sa décision.

— Je devine votre réticence, mais accordez-moi encore un instant pour que je vous expose le sujet. Après, vous pourrez vous prononcer en toute connaissance de cause.

Darsan émit un soupir.

— Bon, si vous voulez.

Asselin se cala dans son siège.

— Ma famille est originaire de Dieppe, elle y a vécu depuis des générations. J'en ai retrouvé la trace jusqu'au XV^e siècle. J'habite depuis toujours à Paris, mais j'ai hérité d'un appartement là-bas situé dans un vieil immeuble.

Darsan gardait poliment le silence, mais se demandait où ce récit allait aboutir.

— Or, l'immeuble voisin s'est effondré il y a quelques mois, laissant craindre pour la stabilité du nôtre.

Darsan n'avait pas de compétence en architecture. Son interlocuteur devait le savoir.

— Comme conséquence, l'accès à la zone a été interdit à cause des risques dont pourraient être menacés les bâtiments adjacents. Les abords sont restés encombrés par les débris en attente d'évacuation. Je ne m'étendrai pas sur les problèmes avec la compagnie d'assurances, le retard dû aux expertises pour entreprendre des travaux.

— J'imagine !

Darsan redouta alors que son interlocuteur lui demande d'intervenir dans les discussions avec les diverses parties concernées : assureurs, municipalité, pompiers... et se préparait à lui répondre qu'il n'avait pas d'expérience dans ce genre de litiges. Mais il ne s'agissait pas de ça.

— Sur l'insistance de mon père, j'ai conservé cet appartement situé dans un immeuble reconstruit en partie au XVIII^e, mais datant de deux siècles plus tôt. De nombreuses générations d'Asselin y ont vécu. Mon épouse se plaint de

ne pas pouvoir toucher à l'aménagement et la décoration à sa guise, parce que je tiens à ce qu'il garde son cachet d'origine. Il abrite des meubles anciens, en particulier une bibliothèque datant du XV^e siècle, contenant beaucoup d'ouvrages que je n'ai eu ni l'envie ni le cœur de jeter étant donné leur âge, des bibelots d'époque et une vieille horloge. Bref, c'est un peu un musée en même temps qu'un logement. Asselin s'interrompt pour s'assurer que Darsan écoutait son exposé.

— Donc, reprit-il, à la suite de cet incident, j'ai voulu savoir s'il y avait des dégâts à l'intérieur. J'ai contacté les services de la mairie pour demander l'autorisation de pouvoir m'assurer de la situation. Ça n'a pas été facile. Le périmètre restait interdit par mesure de sécurité. La zone était entourée de barrières et de panneaux.

Une habitante dont le chat était resté coincé parmi les ruines avait eu toutes les peines du monde à obtenir qu'on aille le récupérer. Mais, finalement, avec un peu d'insistance et parce que les experts ont déclaré que la structure n'était pas atteinte, j'ai obtenu gain de cause, en précisant que je ne resterais sur place qu'un instant.

J'ai pu constater avec soulagement l'absence de dommages visibles. Murs, mobilier, décorations, tout semblait intact et à sa place. J'allais quitter les lieux, lorsqu'en traversant la cuisine, je me suis aperçu qu'un panneau de carreaux avait pivoté, révélant une cavité aménagée dans le mur. Sous l'effet de l'onde de choc, il avait dû s'ouvrir. J'en ignorais totalement l'existence, mon père n'en avait jamais fait mention. En approchant, j'ai découvert que cette cavité contenait un gros livre. Intrigué, j'ai sorti l'ouvrage. À l'état de la couverture et de la reliure, j'ai tout de suite vu qu'il était très ancien. C'était une bible en français, imprimée, d'après ce que j'ai pu lire, en 1557 à Genève par un dénommé Laurent de Normandie, un protestant émigré en Suisse comme je l'ai appris depuis en effectuant quelques recherches. Il s'agissait d'une des premières bibles protestantes, des ouvrages alors interdits en France.

— Ah ?

Darsan s'efforçait de prendre l'air intéressé, mais craignait maintenant d'avoir à subir un cours d'histoire.

— Cette présentation liminaire est nécessaire, j'arrive à notre sujet.

— Bien.

— Pour moi, c'était une merveilleuse découverte, j'aime les livres et j'étais ravi d'avoir retrouvé celui-ci intact. En attendant de pouvoir revenir, après la fin des travaux, avant de partir, j'ai placé cette bible dans la bibliothèque à une place d'honneur, bien visible sur la première rangée. Lorsque les travaux ont été achevés, six mois plus tard, j'ai enfin pu accéder à notre appartement. Alors, j'ai trouvé la porte d'entrée non verrouillée, j'étais certain de l'avoir fermée à clé en partant. J'ai fait un tour des lieux, tout semblait en place. Mais en allant dans le bureau, j'ai découvert que la fameuse bible avait disparu.

— Oh !

— On s'était introduit chez moi, cependant, la serrure ne semblait pas avoir été forcée. J'ai interrogé la mairie. Comme vous vous en doutez, on m'a dit que toutes les précautions avaient été prises durant les travaux pour interdire l'accès du chantier, mais pas au point d'assurer une surveillance permanente.

J'étais vraiment désolé. Cet ouvrage vaut certainement un bon prix pour des connaisseurs, mais, pour moi, il a surtout une valeur sentimentale, il représente l'histoire de ma famille, et je voulais le retrouver. J'ai porté plainte pour vol auprès de la police. Mais, quand j'ai déclaré qu'on m'avait dérobé un objet dont j'étais incapable de préciser la valeur, et même de prouver que je le détenais, on ne m'a pas pris très au sérieux. On s'est contenté d'enregistrer ma déposition et, depuis, je n'ai aucune nouvelle. Le plus frustrant, c'est que je n'ai même pas eu l'occasion d'examiner longuement cette bible, je n'ai eu que le temps de l'ouvrir et la feuilleter.

— ...

— Je ne me suis pas découragé. J'ai contacté un détective privé, il n'y en a plus beaucoup, un ancien policier que j'ai

trouvé à Rouen. Il a accepté la mission, je suppose qu'il ne devait pas crouler sous le travail. Je reconnais qu'il n'est pas resté inactif, il m'a envoyé des rapports régulièrement sur ses démarches, mais les résultats se sont avérés inexistantes. Finalement, au bout de trois mois, la semaine dernière, il a admis qu'il n'avait découvert aucune piste. Je lui ai donc signifié la fin de sa mission et je l'ai informé que j'allais reprendre l'enquête moi-même. Résultat : j'ai versé des honoraires en pure perte, ce n'est pas grave, j'ai les moyens et j'ai l'intention de ne pas abandonner. Mais je suis incompetent pour mener une enquête. Je n'allais pas me mettre à jouer les détectives, d'autant que je dois gérer mes affaires. La semaine dernière, j'ai évoqué le sujet devant Lamy, un ami, il m'a dit que vous étiez intervenu pour lui et m'a vivement conseillé de vous contacter.

— C'était une affaire très particulière.

— La mienne l'est aussi.

— ...

— Celui qui a volé ce livre n'avait pas, je suppose, pour but de le conserver. Il voulait en tirer de l'argent. On doit pouvoir trouver la trace d'une transaction, de la consultation d'un expert... Le voleur a pu vouloir se renseigner avant de le revendre.

— Sans doute.

— J'ai d'abord pensé que c'était un larcin occasionnel, un type qui a visité les lieux dans l'espoir de trouver quelque chose de valeur dans ces immeubles momentanément occupés. Mais chose étonnante, lorsque j'ai posé la question à la police, on m'a répondu qu'aucun autre habitant de la zone ne s'était plaint de vol durant les travaux. J'ai du mal à imaginer que le voleur ciblait cette bible. Comment l'aurait-il repérée ? Vous voyez, ça soulève des questions. Gérard m'a dit que vous étiez quelqu'un d'efficace, de déterminé et honnête. Je voudrais donc vous demander de prendre cette affaire en main.

Darsan était plus déterminé que jamais à refuser une mission hors de ses compétences, et surtout vouée à l'échec.

— Je suis désolé, monsieur Asselin, je crains que M. Lamy

n'ait exagéré mes mérites. Et surtout, compte tenu de ma charge de travail actuelle, je dois vous donner une réponse négative.

— Je ne discuterai pas vos honoraires ni le temps que vous me facturerez.

— Il ne s'agit pas de ça.

— Je vous laisserai toute liberté de mener l'investigation à votre guise. J'ai pour habitude de déléguer.

— Je vous crois sur parole, mais c'est quand même non. Je comprends votre frustration, mais, vraiment, me faire intervenir ne changerait rien. J'aurais mauvaise conscience à vous facturer des honoraires alors qu'il est évident que c'est « mission impossible ». Aucun indice, aucune piste, des faits qui remontent à des semaines... Mon conseil est qu'il faut vous résigner à la perte de cette bible.

Asselin resta un instant silencieux. Visiblement, pour lui, non n'était pas une réponse, abandonner, pas dans ses habitudes.

Il faudra bien qu'il se fasse une raison, songea Darsan, après tout, ce n'est qu'un bouquin, aussi précieux soit-il.

Il se leva.

— Croyez bien que je regrette.

Jérôme Asselin quitta son fauteuil à son tour.

— Je suis déçu de n'avoir pu vous convaincre.

Asselin le raccompagna jusqu'à la porte, en silence.

Il insistait vraiment, se dit Lionel Darsan dans l'escalier. Certes, son histoire est étrange, mais son intérêt paraît excessif, je suis persuadé qu'il ne m'a pas tout dit.

Sa curiosité était éveillée.

Mais j'ai du boulot, c'est toujours difficile de dire non, mais il vaut mieux être clair tout de suite. Voilà une affaire dont je n'entendrai plus parler.

Il avait tort.

Élie Asselin, la cinquantaine, de taille moyenne, les cheveux déjà gris encadrant un visage aux traits énergiques, montrant toutefois des rides soucieuses autour du nez et de la bouche, occupait sa place habituelle, au centre de la longue table, le dos tourné à la cuisine. Il portait une veste, un haut-de-chausses et des souliers noirs, une chemise sans rubans ni dentelles, une collerette blanche et des bas de la même couleur, une tenue austère conforme à ses convictions.

Il avait rassemblé sa famille dans la pièce principale. Dans cette salle, comme dans le reste de l'habitation, dominait la sobriété : pas de tentures aux fenêtres, mais des rideaux en tissu aux motifs géométriques, un coffre, mais pas de cabinet en marqueterie incrusté d'ivoire, pas de tableaux aux murs, partout du carrelage noir et blanc sur le sol et des meubles au style épuré : une commode de chêne aux lourds tiroirs, une table du même bois et des chaises sans capiton aux pieds droits, qui tous sentaient bon la cire. Partout régnait la propreté. Hormis le fauteuil d'Élie, un siège de bois sombre arborait une rosace, mais sans rembourrage. L'unique concession à la fantaisie, c'était une horloge dotée d'un pendule à balancier et à ressort, fabriquée en Allemagne. Elle était placée sur la commode et son cadran affichait les heures sur un ruban doré.

À l'époque, la rue Saint-Rémi se nommait rue des Juifs et la rue des Bains – ceux-ci n'avaient pas encore été fondés par M. de Paris en 1812 – s'appelait rue des Trois-Boises.

— Je vous demande, commença Élie, en cette période difficile, d'être très prudents dans tout ce qui touche à notre religion et à sa pratique.

— Pourquoi spécialement maintenant, père ?

Samuel, le fils aîné était âgé de 19 ans, les cheveux blonds et des traits agréables comme sa mère, il dépassait déjà Élie d'une tête et avait la carrure large.

— La situation des huguenots se dégrade chaque jour. Les dispositions de l'édit de Nantes ne sont plus respectées. On n'a de cesse de les contourner.

— Tes craintes ne sont-elles pas excessives ?

Madeleine contredisait rarement son mari. Elle était assise au bout de la table, c'était une femme au visage doux, les cheveux cachés sous une coiffe de toile blanche, vêtue d'une longue robe de drap gris qui dissimulait son corps.

— Non, la réalité, c'est que depuis l'abjuration du roi Henri IV et surtout son décès, le catholicisme a repris une grande vigueur. À Dieppe plus qu'ailleurs, il a fait des progrès considérables. Vous avez vu chaque dimanche ces processions de fidèles portant des bannières et des statues de saints, défilant en ville, accompagnées par une foule échauffée et bruyante. Je vous le répète, notre tranquillité et notre survie dépendent désormais de notre capacité à nous faire oublier.

— Pourtant, objecta Barthélémy, le plus jeune des deux garçons, tu appartiens aux notables de cette ville.

De bonne taille lui aussi, mais plus longiligne, les cheveux foncés, des yeux noirs brillants, il avait le visage anguleux de son père.

— J'appartiens « encore » serait plus exact. Les représentants du pouvoir me laissent pour le moment en paix. Mais, à leurs yeux, je ne suis qu'une espèce de marchand. Ils me tolèrent parce que je finance les expéditions qui assurent l'approvisionnement en denrées de la région. Mais ne nous berçons pas d'illusions, si une occasion se présente, on n'aura aucun remords à nous remplacer par de bons catholiques.

— Père, sur tes conseils, nous allons déjà à l'école et au temple en nous cachant comme des voleurs, nous ne pouvons pas en plus rester enfermés chez nous.

Judith, la cadette, empruntait à ses deux parents, on voyait déjà sous l'adolescente se dessiner une jeune fille séduisante

en dépit de vêtements peu seyants, comme ceux de sa mère. Ses yeux étaient noirs et vifs comme ceux de Barthélémy, ses cheveux, blonds comme ceux de Samuel et ses traits doux à l'image de sa mère. Elle s'exprimait avec retenue, mais n'hésitait pas, quand elle le jugeait utile, à donner son avis. — Je ne vais pas encore jusque-là. Mais limite tes fréquentations à notre entourage.

— Les jeunes de notre religion sont tristes et ennuyeux. On ne peut pas passer son temps à commenter la Bible !

— Tu n'as qu'à chercher des amies plus joyeuses. Je m'adresse surtout à tes frères. Évitez les heurts avec des catholiques.

— Mais ce sont eux qui nous agressent. Nous n'allons pas fuir comme des lâches.

— Si une affaire de rixe vient devant les autorités, nous n'aurons pas gain de cause, quels que soient les responsables. Je vous le répète : restez à l'écart, il n'y a rien à attendre de bon de ces gens-là.

3

Lionel Darsan entra dans le café qui se situait à deux pas de son bureau. Le patron l'accueillit :

— Bonjour, monsieur Darsan. Alors, qu'est-ce qu'on vous sert ce matin ?

— Comme d'habitude : un café avec deux croissants.

— OK, ça marche.

L'homme se tourna vers le percolateur.

Darsan s'assit et, en attendant d'être servi, il attrapa le quotidien du jour posé sur la table voisine. Il parcourut les titres : discours du président de la République, démission d'un ministre, commentaires de l'opposition sur un projet de loi, sortie du dernier modèle électrique de Mercedes, nouvelle revue à la baisse des prévisions économiques, résultat du match de Coupe d'Europe de football, divorce d'un *people*, mariage d'un autre. Il tourna les feuilles à la recherche de la chronique cinéma et tomba au passage sur la page des faits divers. Il s'apprêtait à la passer lorsque son regard fut arrêté par le titre d'un court article :

« Disparition mystérieuse d'un industriel. Jérôme Asselin, propriétaire d'une entreprise d'informatique, a disparu et on est sans nouvelles de lui depuis trois jours. Sa secrétaire l'a vu quitter son bureau avant-hier vers 17 h, mais, à sa connaissance, il n'avait pas de rendez-vous prévu cet après-midi-là. Il n'a pas laissé de message. Son épouse déclare qu'il n'a fait récemment état d'aucun problème et qu'il est en bonne santé. Une enquête est en cours, mais, pour l'instant, la police dit n'avoir encore aucune piste. »

Pas de doute, il s'agissait bien de la personne qu'il avait rencontrée quelques jours plus tôt. Il ouvrit son portefeuille, la carte de visite s'y trouvait encore. Il composa le numéro de téléphone sur son mobile. On décrocha.

— Nathalie Duteil, fit une voix de femme peu amène.

— Bonjour, êtes-vous la secrétaire de M. Asselin ?

— Oui, son assistante. Qui êtes-vous ?

— Lionel Darsan. J'ai rencontré récemment M. Asselin pour affaires et je viens de lire dans la presse qu'il avait disparu. Y a-t-il des nouvelles ?

Le ton se radoucit.

— Non, pas de nouvelles.

La raison commandait de laisser là le sujet, de remercier et de s'occuper des affaires en cours, garantes de son chiffre d'affaires. Mais il restait sur l'impression qu'Asselin ne lui avait pas tout dit. Qu'est-ce qu'il lui avait caché ? Il avait envie de savoir tout en se disant qu'en s'occupant de cette histoire, il commettait sans doute une bêtise.

— Pourriez-vous me communiquer le numéro de son domicile ?

— Je crains de ne pas y être autorisée.

— Je comprends très bien. Mais j'aimerais m'entretenir avec son épouse.

Il n'avait rencontré le disparu qu'à une seule reprise, c'est dire qu'il ne pouvait prétendre être un intime. Il n'était concerné en rien.

L'assistante hésitait, très réticente, il insista.

— Je vous suggère de l'appeler sur une autre ligne et de lui soumettre ma demande.

— Entendu, dit-elle. Un instant.

L'instant dura plusieurs minutes tandis qu'il attendait dans le silence de l'interespace des télécommunications.

Elle revint enfin, porteuse d'une bonne nouvelle.

— Donnez-moi votre numéro, c'est elle qui vous appellera. C'était compréhensible pour quelqu'un qui souhaitait éviter d'être importuné par un inconnu.

Darsan reposa son téléphone devant lui. M^{me} Asselin allait-elle le contacter immédiatement ou plus tard ? Il avait omis de poser la question.

La sonnerie retentit deux minutes plus tard.

— Dorothée Asselin, se présenta-t-elle d'une voix ferme où perçait un mélange de curiosité et d'agacement. On me dit

que vous avez rencontré mon mari récemment et que vous avez des choses à me dire ?

— Je me nomme Lionel Darsan. Je suis consultant, M. Asselin m'avait contacté pour me proposer une mission un peu particulière. Je viens de prendre connaissance dans la presse de sa disparition et je me demande s'il pourrait exister un rapport entre celle-ci et cette mission.

Pourrais-je vous rencontrer ?

Les mots lui étaient venus naturellement, mais c'était un coup d'épée dans le noir. Il n'avait aucun élément concret pour étayer ses dires.

— Je ne suis pas au courant des affaires de mon mari, je ne vois donc pas comment je pourrais apprécier ce que vous me direz. Je vous conseille plutôt de vous adresser à la police.

— Je comprends très bien, mais je me permets d'insister, avant d'aller voir la police, je préférerais en discuter avec vous.

Elle émit un soupir.

— Vous ne pouvez pas m'expliquer ça au téléphone ?

— Ce que m'a dit votre mari pourrait évoquer quelque chose pour vous, déclencher une connexion... Vous voyez ce que je veux dire. Et pour cela, une rencontre, même brève, serait préférable.

Elle soupira à nouveau.

— Bon. Je peux vous rencontrer aujourd'hui vers 18 h dans un café sur la place Monge, il s'appelle « L'étudiant ». Avec les mobiles, il sera aisé de se trouver. Et que ce soit rapide. Elle ne souhaitait pas le recevoir chez elle, ce qui aurait signifié lui donner l'adresse de son domicile. Elle ne voulait pas non plus se décrire ni donner un signe de reconnaissance, une autre précaution pour préserver son intimité.

La méfiance restait de mise, il la comprenait. Il avait toutefois senti de la curiosité chez elle.

Il n'avait rien de concret à dire, il « allait à la pêche ». Pourtant, il avait une forte envie de voir ce que ça allait donner.

Barthélémy respectait son père et le plus souvent se montrait obéissant, mais pour les décisions importantes, il fallait le convaincre et il était tenace.

— Pourquoi vivre dans la crainte ? Nous avons des appuis haut placés.

— Quels appuis ?

— Nous pouvons demander protection à M. Duquesne qui est de tes amis. On sait qu'il a ses entrées chez Colbert et même, dit-on, qu'il est en faveur auprès du roi.

— M. Duquesne ? Je crains qu'il n'ait d'autres préoccupations. On insiste sans cesse en haut lieu pour qu'il abjure. Il résiste encore, mais, autour de lui, beaucoup se soumettent. Colbert le protégeait, mais Seignelay, son fils et nouveau ministre de la Marine, n'est pas de cette tendance. Accordons-lui de n'avoir pas renié sa foi, mais je n'oublie pas qu'il était dans l'escadre royale à La Rochelle qui tirait sur nos coreligionnaires. À force de voir son avancement bloqué, on peut craindre qu'il ne finisse par céder. Il parvient encore à favoriser ses proches en leur obtenant des fonctions dans la Marine royale. Mais c'est en arguant qu'ils seront de bons serviteurs du roi. Je doute qu'il agisse avec autant de diligence pour défendre des gens comme nous qui n'appartiennent pas à sa famille. Pour finir, il est d'un caractère difficile et j'éviterais de lui demander un service sans avoir rien à offrir en échange.

— Tu pourrais tout de même lui en parler si tu as l'occasion de le rencontrer.

— Je ne le vois plus guère, il est occupé par l'achat de propriétés, pour lesquelles il m'a d'ailleurs emprunté quelques sommes. Ça ne suffit pas à le rendre redevable envers moi. La dernière fois qu'il m'a sollicité, c'était pour l'acquisition d'un vaste domaine, la baronnie de Bouchet-Valgrand, près

d'Arpajon. Il s'agissait d'un gros investissement et, en définitive, c'est le roi qui lui a fait un don couvrant la majeure partie du prix. Heureux homme !

— Il jouit donc encore de quelque pouvoir.

— Bien moins que tu le crois.

Barthélémy affichait un air dépité.

— Je sais que c'est ton héros.

— Je ne te l'ai pas caché, je voudrais naviguer, voir du pays.

La finance et le commerce ne m'intéressent pas.

— Je t'ai fait donner une bonne éducation, tu vas encore au collège, on t'y enseigne notre religion, mais aussi les matières nécessaires, tu sais lire, écrire et compter.

— Je t'en remercie, tout ça me sera très utile sur un bateau.

— Tu n'as aucune expérience de la navigation. Si tu parviens à trouver un emploi à bord, ce sera comme mousse à briquer le pont. Tu vas vite t'apercevoir que marin, ce n'est pas la gloire tous les jours. C'est le mal de mer, les corvées, monter carguer les voiles qu'il neige ou qu'il vente, s'abîmer les yeux à scruter la mer, subir les ordres et les brimades des officiers, manger de la nourriture avariée, attraper le scorbut ou perdre une jambe emportée par un boulet et tout ça pour un salaire de misère et aucune considération. Je t'offre ici un emploi bien plus raisonnable.

— Ton père a raison, dit Madeleine et je n'aimerais pas te savoir perpétuellement en danger.

— Ce n'est pas plus risqué que d'autres professions. Et j'ai bien l'intention de devenir officier, pas de rester matelot. Les yeux noirs de Barthélémy brillaient de passion. Les arguments de son père ne paraissaient pas avoir prise sur lui. Élie Asselin émit un soupir agacé.

— Barthélémy, reviens sur terre. Nous ne sommes pas nobles et, qui plus est, nous sommes protestants.

— Les meilleurs capitaines du pays le sont aussi.

— Seignelay a l'intention d'écarter tous les officiers huguenots à commencer par ceux qui sont « de plume », aisément remplaçables. Ceux que protègent de hauts personnages, comme Gabaret, Florant ou Campet, restent encore en fonction. Ceux qui ne sont pas de noble extraction sont